

des vainqueurs, et peut-être fût-il parvenu à reprendre le convoi et à délivrer les prisonniers. A cette heure, l'enthousiasme céda le pas à la prudence. Le colonel de Tucé ne se crut pas en droit de se lancer dans cette aventure, ni de compromettre la sécurité du convoi d'argent qui lui était confié : il ramena sa troupe en arrière.

Puis, il faut bien le dire, si le découragement s'emparait parfois des chefs, la démoralisation faisait des ravages affreux, même dans les troupes françaises. Il n'est pas bon de laisser si longtemps des hommes guerroyer plus en partisans qu'en soldats dans des contrées éloignées, où l'absence de surveillance finit tôt ou tard par rendre à leurs instincts les natures grossières difficilement assouplies par la discipline. Les désertions se multipliaient : en vingt jours, 82 hommes du régiment étranger avaient passé aux États-Unis.

Un post scriptum du général Douay, dans sa lettre du 30 juin, datée de Saltillo, en dit bien long sur cette situation :

P. S. 5 juillet. — Les désertions continuent. On m'en signale onze à Matehuala, cinq à Monterey, trois à Saltillo. Un déserteur repris a été fusillé. Deux embaucheurs mexicains ont été pendus. J'ai approuvé ces exécutions.

Ce n'était pas seulement des engagés de nationalités étrangères qui trahissaient ainsi leur devoir : des Français, las d'un service pénible, épris de vie libre et indépendante, cédaient aux suggestions perfides et désertaient le drapeau de leur pays. C'est à peine si

des mesures énergiques parvenaient, non à supprimer, mais à enrayer le mal.

Des succès, comme la perte de Matamoros, n'étaient pas faits pour ranimer les courages ébranlés des rares partisans restés fidèles à Maximilien. Une autre conséquence de la reddition de cette place ne fut pas moins sensible, dans la pénurie croissante du Trésor mexicain ; Matamoros était, après Vera-Cruz, le port dont les douanes rapportaient le plus. Pouvait-on le reprendre ? Fallait-il le tenter ? Le maréchal Bazaine y songea.

Les mois d'août et de septembre étaient une époque favorable ; le général Douay avec sa division était à Saltillo ; de là, on pouvait se mettre en marche vers le nord...

Mais les objections se présentèrent en foule à l'esprit du Maréchal. D'abord, Mejia affirmait que c'était folie de se lancer dans ces parages dangereux sans avoir au moins une douzaine de mille hommes à sa disposition ; de plus, une expédition aussi importante était en contradiction avec les ordres reçus de France ; puis, en admettant qu'on rentrât dans Matamoros, il faudrait se résoudre à l'évacuer de nouveau au bout de quelques mois, lors de la retraite définitive des troupes françaises. A quelles représailles n'exposerait-on point alors la malheureuse ville ?

Et cependant, il en coûtait au Commandant en chef de ne rien faire et de paraître accepter avec résignation cet échec et cet affront. Il résolut de s'éclairer par lui-même et de pousser une pointe vers le nord. Il composa une colonne légère qu'il confia au colonel du Preuil : il la devait rejoindre le 2 juillet.

Le 1^{er} il se présenta au palais pour prendre congé de l'Empereur. Il trouva portes closes : l'Empereur ne le reçut pas. Le prétexte invoqué était une indisposition.

La vérité est qu'un important courrier était arrivé d'Europe la veille. Les dépêches qu'il contenait avaient bouleversé les esprits. L'Empereur était en proie au découragement le plus complet : il sentait de nouveau le terrain se dérober sous ses pieds...

CHAPITRE V

Mission du général Almonte. — Dénonciation de la Convention de Miramar. — Nouvelles propositions. — Dépêche du Ministre des Affaires étrangères. — Copie remise au maréchal Bazaine avec instructions secrètes du Ministre de la Guerre. — Le retour du Maréchal ajourné. — Maximilien est atterré. — L'Impératrice seule conserve son sang-froid. — Elle s'offre pour aller en France plaider auprès du gouvernement français la cause du Mexique. — Maximilien prépare pour Napoléon III un long mémoire. — Récriminations contre le maréchal Bazaine et les agents financiers français. — Plaintes contre l'inaction de l'armée française et l'incurie de ses chefs.

On a vu que Maximilien, à la première nouvelle de l'évacuation possible du Mexique par les troupes françaises, avait manifesté un **vif** mécontentement, et qu'il avait cherché à rejeter la **faute de** n'avoir pas su défendre les intérêts de sa couronne **sur** son ministre à Paris, M. Hidalgo. Il avait aussitôt **mis fin** à sa mission, et chargé le général Almonte de se **rendre** à Paris pour tâcher de faire revenir le gouvernement français sur une résolution aussi funeste.

Mais Maximilien se trompait en croyant avoir été mal servi par M. Hidalgo. Les événements dont l'Europe allait être le théâtre mettaient en jeu de façon